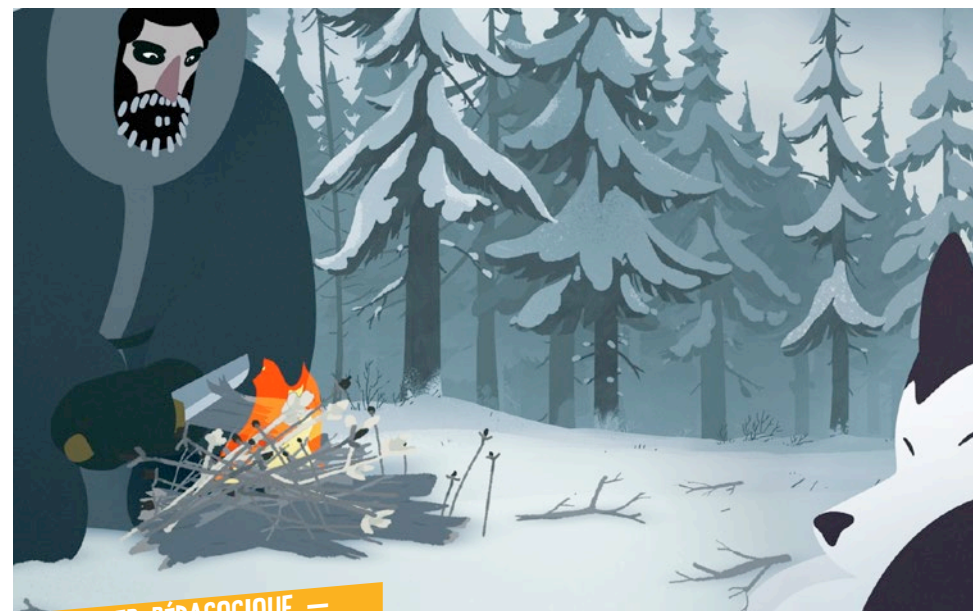


- Découvrir la nouvelle éponyme de Jack London, écrite en 1907 et publiée pour la première fois en France en 1929, y relever d'éventuelles différences et les équivalences visuelles mises en œuvre par FX Goby. Présenter la vie et le reste de l'œuvre de ce grand écrivain américain, auteur notamment de *Croc-blanc* et *L'appel de la forêt*.
- Retracer ce que fut la ruée vers l'or dans le Klondike, présenter cette rivière et la région canadienne du Yukon, aux conditions climatiques particulièrement difficiles. Montrer en « bonus » des extraits du classique de Charles Chaplin qui s'y déroule, justement intitulé *La ruée vers l'or* (1925).
- Travailler sur la notion de grand froid : comment il se fait ressentir, ce que sont ses répercussions concrètes sur l'organisme et de quelle façon il peut même entraîner la mort. Quelles sont les manières de s'y opposer et de lutter contre ses effets (voir le Samu social pour les SDF).
- Se pencher sur les différentes façons de faire du feu, cruciales dans toute l'histoire de la littérature et du film d'aventures, par exemple préhistoriques comme dans *La guerre du feu* de J. H. Rosny l'aîné, roman écrit en 1909 et donc contemporain de la nouvelle de London.
- Appréhender les mécanismes du suspense et des moyens pour l'entretenir, dans une narration littéraire ou au cinéma. Quel sont les enjeux possibles du procédé, qu'est-ce que cela provoque chez le lecteur ou le spectateur ?

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

CONSTRUIRE UN FEU

FRANCE / 13'
de FX Goby

Pour célébrer les 100 ans de la mort de Jack London, le réalisateur FX Goby a adapté en film d'animation sa célèbre nouvelle *Construire un feu*, histoire tragique d'un trappeur et de son chien tentant de survivre au froid polaire du Yukon.

La neige, la glace, le gel, le froid. Le premier plan de ce très beau court métrage en animation 2D donne le ton, celui d'un paysage du Grand nord majestueux et figé dans ses teintes blanches immaculées. Il est vu en légère plongée, comme d'un point de vue aérien et c'est là que prend place l'aventure à suivre, loin de tout et dans une quasi absence d'êtres humains à la ronde. Les conditions météorologiques marquent également la présentation du personnage principal du film, qui entasse sur lui les couches de vêtements susceptibles de lui apporter un peu de chaleur à préserver. Surtout, sa barbe est carrément gelée, des plaques de givre apparaissant à travers des aplats gris sur ses poils noirs. Le froid est si aigu qu'ôter un gant fourré provoque une piquante et immédiate attaque sur l'organisme et les chairs changent de couleur, vers un bleuté qui annonce déjà la mort possible...

L'enjeu du film, adapté d'une nouvelle de Jack London (dont le centenaire de la disparition a été célébré en 2016), est ainsi rien moins que la survie d'un homme. Vivre ou mourir : le choix est aussi coupant que le froid et l'ambiance sensorielle du film le restitue minutieusement (notamment par sa texture sonore). Le combat semble pourtant déséquilibré : cet être seul, même s'il est flanqué de son chien husky, apparaît si petit, minuscule au milieu des glaces et de la nature immense. Certains plans le présentent ainsi, de façon récurrente, et installent l'idée de la lutte courageuse de l'être humain contre des conditions hostiles, un motif aux dimensions philosophiques qui dépasse même le postulat du scénario (ce pourrait être aussi la chaleur d'un désert, des pluies diluviennes, etc.). Comment un homme livré à lui-même peut-il vaincre cet état de fait imposé en ce point précis du globe, à savoir une

température trop basse pour qu'il puisse la supporter ? Le terme de « construire » qui figure dans le titre, appliqué au feu, n'est pas anodin. Il ne s'agit pas seulement d'allumer et de conserver les flammes qui signifierait qu'une chaleur artificielle est créée et un espoir conservé, mais bien de se donner les moyens de sa propre survie. L'homme prenant en main son destin : le symbole est éternel, présent dans toutes les mythologies et littératures depuis la nuit des temps. Ce détail crucial est évidemment mis en exergue à l'image par l'éclat de la flammèche rouge et orangée qui naît, fragile, d'une allumette et qui tranche avec ce décor blanc, gris, massif et minéral. Dans cette situation particulière, faire « tenir » un si précaire foyer se révèle extrêmement délicat, la perspective de voir s'éteindre le feu naissant étant plus que probable, pour cause d'humidité trop importante, de vent puissant ou d'étouffement soudain (de la neige pouvant tomber des branches d'un arbre et recouvrir cet être si faible).



La réserve d'allumettes du malheureux héros perdu dans les neiges s'amenuisant, ses chances diminuent en conséquence et un suspense se crée, d'autant plus prenant que les conséquences prévisibles sont



implacables. Chaque échec est un pas de plus vers un funeste sort pour le personnage. Les écueils se succèdent, à travers une chute dans l'eau sous une couche de glace qui cède, suggérant une effroyable sensation d'enfermement tandis qu'il faut retrouver la brèche ouverte pour remonter à la surface...

La mise en scène répète de façon régulière des plans dont le point de vue surplombe l'action à angle droit, comme si l'on observait la scène, en entomologiste, dans la lentille d'un microscope. On pourrait penser aussi à un regard porté du ciel, la métaphore religieuse pouvant être convoquée, mais il faudrait alors dire combien Dieu observe sa créature se débattre sans lui porter le moindre secours et avec une certaine dose de sadisme !

On s'identifie peu à peu à cet homme condamné, qui multiplie les initiatives pour susciter la chaleur qui le sauvera et qui cherche à un moment, quand tout semble perdu, celle de son chien en tentant de le serrer contre lui comme il se cramponnerait à une bouée de sauvetage. La relation homme/animal est parfaitement médiatisée : le husky brise la solitude de l'homme et lui témoigne sa fidélité, mais jusqu'à un certain point, abandonnant finalement celui qui n'aurait pas hésité à le sacrifier

pour sauver sa propre vie (voir sa façon d'envoyer son compagnon en éclaireur sur la glace fragile pour voir où elle cédera...)

Le film ne s'achèvera pas sur une « happy-end », la dernière image montrant l'homme assis sous un arbuste, abandonné par son chien et résigné à attendre, découragé et vaincu, l'issue fatale. Le moment est grave, ce qu'achève d'insuffler la remarquable composition originale de Mathieu Alvado. Jack London avait lui-même vécu un terrible hiver dans le Yukon, mais il avait, pour sa part, survécu...

François-Xavier Goby est né le 27 septembre 1983 à Grasse. Il a étudié l'animation à Supinfocom, école basée à Valenciennes (et devenue Rubika), dont il est sorti diplômé en 2006 avec le film de fin d'études *En tu abrazos*, coréalisé avec Édouard Jouret et Mat Landour et qui est présenté dans de multiples festivals internationaux.

S'installant à Londres, il travaille pour Nexus Productions et réalise des clips et films publicitaires, ainsi que *La mystérieuse disparition de Robert Ebb*, court métrage primé au festival de Clermont-Ferrand en 2012. *Construire un feu / To Build a Fire*, adapté de Jack London, est, entre autres, primé au Festival de Rhode Island en 2016.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Aborder les questions très sensibles du harcèlement moral, de la violence et du racket en milieu scolaire, sensibiliser les élèves à l'apprentissage de la tolérance et à la nécessaire acceptation de toutes les différences : physiques, sociales, ethniques ou religieuses.
- Démontrer l'artifice des distinctions de genres et l'omniprésence des conditionnements à ce sujet (dès le premier âge le bleu pour les garçons et le rose pour les filles, puis les jouets répartis selon les sexes, etc.). Retracer l'histoire des progrès effectués dans le sens de l'égalité et de la parité entre les sexes.
- Montrer d'autres séquences de travestissements dans l'histoire du cinéma, comme dans les films burlesques de Charlie Chaplin ou de Roscoe « Fatty » Arbuckle, dans *Madame Doubtfire* ou à la fin de *Certains l'aiment chaud*, de Billy Wilder.
- Imaginer des histoires de chantages possibles, expliquer la notion de « maître-chanteur », ravivée à notre époque par l'inscription durable d'éléments intimes (textes, photos, vidéos) au sein des réseaux sociaux et d'autres nouveaux vecteurs de communication, avec des conséquences parfois dramatiques.
- Organiser une séance de karaoké où les élèves pourraient choisir, sans aucune honte ni réserve, leur morceau préféré !

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

PRINCESS

ALLEMAGNE / 16'20'

de Karsten Dahlem

Quand le chef de bande Ole vole le cartable de Davie, il n'aurait jamais pu imaginer se retrouver sur scène aux côtés de Davie peu après pour un concours scolaire de karaoké, habillé et maquillé en princesse...

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



La principale démonstration d'habileté de *Princess* réside dans sa manière d'envisager l'écriture de ses personnages en modifiant radicalement, sur une durée réduite à un quart d'heure, l'impression du spectateur à leur égard. La séquence d'ouverture du film est très âpre, montrant frontalement le harcèlement d'un trio de jeunes garçons sur une fille de leur classe, manifestement boulotte et qui nous semble godiche, acculée contre une clôture électrifiée (ce qui inscrit au passage l'action non dans une zone périurbaine mais à la campagne). La malheureuse, sévèrement malmenée par ses agresseurs, en est réduite à empoigner le fil menaçant et à subir une douloureuse décharge lui laissant les mains noircies... On prend ainsi alors la dénommée Davie pour une parfaite victime, destiné par son physique jugé ingrat à subir toutes les moqueries et vexations, jusqu'à ce racket qui lui imposé par les racailles emmenées par Ole, onze ans, perçu comme une teigne sans pitié.

La dureté des garçons est amplifiée par le fait qu'ils portent des masques de caoutchouc volontiers effrayants, un peu à la manière d'un gang de braqueurs de banques issu d'un film d'action américain. Il y a d'emblée une forte injustice, qui suscite l'indignation, dans cette scène inaugurale, où une innocente, incapable de se défendre, subit ce qu'un humain ne devrait pas avoir à affronter de la part de ses pairs – une perspective qui épouvante du reste tout parent songeant à ce que sa progéniture peut en son absence voir apparaître sur son chemin...

Pourtant, le film bifurque rapidement vers un registre inattendu et le scénario réserve plusieurs surprises successives. On ne s'attend pas, en effet, à ce que le jeune Ole, le meneur du trio infernal, une fois rentré chez lui, s'applique des traces

de rouge à lèvres volé à l'infortunée Davie, ni surtout qu'il enfle une robe tirée de son placard ! De façon similaire, on est surpris par la révolte de la jeune fille, qui n'entend pas se laisser faire et, après avoir pris en photo Ole ainsi travesti, menace de le faire chanter en montrant les clichés à ses amis



et au reste de l'école, ce qui signifierait une intégrale mise au ban du garçon et une honte éternelle... Une réflexion sur le « genre » est ainsi initiée, Ole luttant pour dissimuler sa part féminine, qui se traduit par cette attirance pour le travestissement, que le scénario lie un peu maladroitement, sans doute, à son statut d'orphelin de mère et des souvenirs de sa relation privilégiée à la défunte. Un certain manque de crédibilité marque du reste certains moments charnières de la narration, jusque dans le dénouement du film, lorsqu'Ole brave le qu'en dira-t-on en rejoignant Davie sur la scène de la fête du collège pour un duo de karaoké pour lequel il s'est maquillé et a revêtu sa robe. Difficile de croire qu'il ait pu franchir ce pas, assumant ainsi ce qu'il est tout au fond de lui... Mais le film a au moins le mérite de poser la question de la différence – valable tant pour Ole que pour Davie – et de l'amitié, qui doit parfois dépasser les a priori et les conventions sociales pour se nouer. Le film amène ainsi



le « petit dur » présumé dans un univers à fortes connotations féminines, avec ses couleurs roses et son strass, le chant et la danse, à l'opposé de ce qui fait l'attrait masculin emblématique du début du film : virées en vélo, violence dans le geste et le verbe. Notre regard change peu à peu sur ce personnage, d'abord détestable, une empathie naît à son égard au fur et à mesure de son évolution, si improbable soit-elle. On pense alors au *Billy Elliott* de Stephen Daldry et son obstination à vivre son rêve de faire de la danse et non du football, dans un milieu peu favorable à de tels choix personnels.

L'audace d'Ole sera punie sans pitié par ses alter ego d'hier, Milan et Marco, qui le dérouillent vertement, ne supportant pas la transfiguration de leur camarade, appréhendée sur le registre de la trahison, comme le suggèrent leurs visages ébahis quand ils le découvrent sur l'estrade, en « princesse » s'emparant du micro. Ce qui n'empêche que ce petit rouquin au visage délicat, quoique tuméfié, aura définitive-

ment découvert sa véritable personnalité, ce que le geste de jeter négligemment sur son épaule le boa de Davie traduit de façon assez symbolique et pas forcément réaliste. Mais le film s'inscrit dans un registre de feel good movie et affirme une tonalité générale hollywoodienne l'inscrivant par exemple dans la lignée d'un *Little Miss Sunshine* (Jonathan Dayton et Valerie Faris, 2006). La différence demeure un concept se voyant plus facilement dépassé au cinéma que dans le monde réel...

Karsten Dahlem est né en 1975 à Limburg an der Lahn, dans la région allemande de la Hesse, située au nord-ouest de Francfort. Il est avant tout acteur, apparu depuis 2000 à la fois dans des séries TV et au cinéma. Il a ensuite commencé à travailler comme scénariste et a franchi le pas de la réalisation avec *Princess*, en 2017. Le film a été sélectionné dans de nombreux festivals, à la fois en Allemagne et à travers le monde (Budapest, Faro, Motovun, Bombay, Honolulu, etc.).

- Visionner en ligne les deux autres volets de la mini-saga *Pêche en l'air* pour découvrir ce qui a pu déjà arriver à l'iconoclaste et rêveur jeune pêcheur.
- Imaginer à travers des exercices d'art plastique le pêcheur avec sa canne et sa ligne en d'autres endroits insolites, sur des fonds de photographies par exemple (le sommet d'un building, un pont d'autoroute, la Tour de Pise, etc.)
- Le film montre des animaux unis en une sorte d'alliance pour parvenir à leurs fins. En trouver d'autres exemples dans certains contes, comme le Roman de Renart.
- Le titre *Pêche en l'air* fait penser à un oxymore, cette expression qui associe des termes éloignés, sinon opposés. Étudier cette forme de style et en chercher des exemples littéraires (« un soleil noir », « une obscure clarté », « un silence assourdissant », etc.)
- S'intéresser au célèbre morceau du compositeur autrichien Johann Strauss *Le beau Danube bleu*, en retracer la genèse et l'histoire, en étudier le thème, voir d'autres utilisations parmi les très nombreuses qui en ont été faites au cinéma (2001, *L'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, *La porte du Paradis* de Michael Cimino, *Les amants du Pont-Neuf* de Leos Carax, etc.)

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

PÊCHE EN L'AIR #3

FRANCE / 3"
de Mickaël Dupré

Série racontant les aventures d'un homme qui pêche des oiseaux dans la montagne.

Le cadre du seul et unique plan des trois films de la série *Pêche en l'air* de Mickaël Dupré évoque à la fois une case rectangulaire de bande dessinée et un tableau de nature. Il est en effet caractérisé de manière éclatante par sa composition picturale. La diagonale d'une pente d'un relief montagneux coupe l'image en deux parties presque égales, grâce à une ligne brisée par un promontoire rocheux qui prendra toute son importance dans l'histoire qui sera narrée dans un tel paysage. De la végétation accrochée à la paroi occupe trois coins de l'image, comme dans certaines toiles de la Renaissance : les deux de la partie inférieure et celui qui se trouve en haut à droite. Ces portions de végétation s'animent vite, agitées par le vent, tandis que le dernier angle du cadre correspond à une ouverture vers un point de fuite en direction du fond du champ et d'un horizon de collines successives dont les teintes changeront selon l'éclairage correspondant à tel ou tel moment de la journée.

Sur ce très beau panorama à la palette de couleurs volontairement resserrée (gris, vert, marron, bleutés) se distingue nettement un personnage en aplats de couleurs vives : un personnage à la chair bien rose, vêtu d'un maillot bordeaux, d'un bob blanc et d'un short bleu marine, flanqué d'un seau jaune. C'est un pêcheur, qui semble quelque peu endormi et qui tient une canne dont la ligne se tend sur un poisson ! Étrange apparition que celle-ci, l'homme étant assis au bord du vide sur l'éperon de roche déjà évoqué, et non sur un siège pliant au bord d'une rivière ou d'un lac... Deuxième détail farfelu, il a déjà à son hameçon ce qui constitue d'ordinaire non pas l'appât, mais la prise elle-même ! Cette partie de pêche se déroule en effet, comme l'indique le titre du film, en altitude et non dans les flots.

Et dans l'air pur des montagnes, l'objectif est de « faire mordre » des oiseaux...

Dans cet épisode 3, pourtant, l'homme n'est pas seul face à ses éventuelles proies : la « scène » est bientôt investie par de joyeux intrus, à savoir un groupe d'animaux qui semble avoir fait alliance afin de récupérer le poisson à l'hameçon et qui est prêt à tout pour parvenir à ses fins. Il y a là, dans l'ordre d'apparition, un chamois, une fouine, un renard et un ours, embarqués dans une série de situations comiques destinées à s'emparer de la denrée qu'ils convoitent : ils se font ainsi la courte échelle en une très instable pyramide, utilisent échasses et perches végétales en un savoureux ballet dont la drôlerie est magnifiée par les majestueux accords du *Beau Danube bleu* de Johan Strauss. Grâce à ces personnages qui se détachent à leur tour du décor grâce à une technique d'aplats numériques, le réalisateur amplifie la taille de son image en lui donnant une dimension supplémentaire, comme en relief, alors qu'on demeure dans un rendu de 2D. Mais un périlleux mouvement de propulsion vers l'avant – et vers le spectateur – de son joyeux bestiaire va jusqu'à obturer l'écran de la tête du chamois bêlant !

Le gag suivant fait, en reflet, voler cette fois un rapace depuis le fond du champ et vers le premier plan, donnant à nouveau une sensation de relief. Le hors champ est ainsi d'une importance capitale dans la mise en scène – et l'organisation spatiale – de la saynète, car la petite bande d'animaux chapardeurs (bien décidés à demeurer incognito derrière leurs paires de lunettes noires) peut faire irruption à l'intérieur de l'image grâce à plusieurs points d'accès : en bas à gauche de l'écran, par exemple, ou au cœur de l'image en sortant littéralement de derrière le promontoire de pierre déjà cité.



Ce mouvement permanent, en un trépidant ballet, a des réminiscences du cinéma burlesque et cela n'étonne guère de la part d'un réalisateur qui cite plaisamment les noms de Charlie Chaplin et Buster Keaton à son générique, comme « involontaires » encadrants de cet exercice d'école au final plutôt brillant. Les péripéties narratives ne faiblissent à aucun instant et redoublent même lorsque le pêcheur fatigué sort de sa torpeur, lui qui n'a même pas remarqué l'agitation ambiante. Son départ donne un nouvel élan à une série de chutes et trajectoires zébrant le champ de l'action en tous sens : l'oiseau affamé et le rapace perturbateur resurgissent, l'ours tombe lourdement dans le vide, etc. Une autre occasion de jouer avec le hors champ est de surcroît offerte, car il faut au pêcheur

s'éloigner pour mieux revenir par le premier plan de l'image, finalement, alors qu'il s'aperçoit enfin de la présence de ceux qui convoitait son poisson... Un ultime plan post-générique les rassemble alors tous dans le champ, dans un souriant esprit « baba cool » totalement partagé.

Né en 1993, **Mickaël Dupré** a grandi en Ardèche et a étudié à l'école lyonnaise d'animation Émile-Cohl, d'où il est sorti en 2016 (au sein de la promotion Lotte-Reininger). Il a réalisé les trois épisodes de *Pêche en l'air*, d'une durée de trois minutes environ chacun, tandis que son premier travail personnel, *L'eau est cuite*, reçoit le Prix du jury étudiant du Festival national d'animation de Bruz en 2017. Également musicien, il a joué dans un groupe baptisé Les Barjocks.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Étudier le contexte historique évoqué par le film et l'histoire récente de la Côte d'Ivoire, pays francophone qui fut longtemps un modèle de démocratie sur le continent africain.
- Proposer un exercice de graphisme de dessin en autoportrait à la manière des enfants et adolescents qui sont les héros du film.
- Organiser un débat sur le thème – d'une brûlante actualité – des migrations, des exils consécutifs à des conflits armés, de l'accueil des réfugiés, de l'action des institutions internationales et des ONG, etc.
- Proposer la rédaction d'un texte qui exprimerait les rêves et espoirs de chacun, pour son propre avenir et celui de ses proches, sinon du monde en général.
- S'intéresser à la francophonie, ses origines, les différents pays qu'elle concerne à travers le monde, les divers accents qu'elle recouvre (du Québec à la Polynésie, en passant par la Wallonie et les Antilles), ses différentes expressions littéraires et artistiques.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



WHEN I HEAR THE BIRDS SING

NORVÈGE / 8''

de Trine Vallevik Håbjørg

Cinq enfants ivoiriens ayant fui la guerre dans leur pays après les élections présidentielles de 2010 racontent leurs rêves et espoirs pour l'avenir.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Le « documentaire animé » est un genre dont l'émergence date d'une dizaine d'années (voir notamment l'impressionnant *Valse avec Bachir* d'Ari Folman, sorti en 2008 après avoir été présenté au festival de Cannes) et qui constitue un territoire désormais riche de perspectives pour le cinéma d'animation, que ce soit sur des formats courts ou longs.

Des thématiques potentiellement graves, sinon tragiques, peuvent ainsi être abordées et la norvégienne Trine Vallevik Håbjørg a choisi de s'engager sur une telle voie afin d'évoquer la situation du continent africain en général et celle des réfugiés contraints de quitter leur pays à cause de la guerre et de circonstances dramatiques. Elle le fait, à travers *When I Hear the Birds Sing*, en s'intéressant à plusieurs enfants ou adolescents âgés de onze à seize ans qui ont fui la Côte d'Ivoire après des événements sanglants survenus en 2010 à la suite d'une élection présidentielle aux résultats contestés.

La première étape de son travail a été de les entendre, lors d'entretiens effectués avec eux en mars 2013. On pressent qu'il a fallu prendre tout le temps qu'il fallait pour recueillir ces témoignages, en suscitant la nécessaire confiance de la part de jeunes interlocuteurs à coup sûr traumatisés par ce qu'ils avaient vécu. Cette matière préalable constitue le socle d'un film bâti dès lors en mêlant les témoignages et en faisant apparaître ceux qui ont témoigné non sous leur vrai visage en prise de vues réelles, mais sous la forme d'un portrait dessiné. Le procédé permet une certaine mise à distance, un décalage d'ordre moral presque impératif pour rendre compte de ces vies déjà mises à rude épreuve. L'incarnation de ces récits est puissante et les visages dessinés sont aussi expressifs que si on voyait à l'écran, « face caméra »,

les véritables Mahan, Audrey, Tai, Julianna ou Enock. Chaque interview donne également lieu à d'autres images animées qui rappellent les événements ou donnent un aperçu des rêves des jeunes réfugiés dans leur camp du Libéria voisin.

Souvent, la réalisation parvient, en quelques plans seulement, à montrer l'indicible, cette guerre par exemple symbolisée dans la scène où le village de Julianna, la jeune aveugle, est attaqué par des hommes en armes : on voit des silhouettes, comme des ombres, on entend des rafales d'armes automatiques et un corps tombe, puis les maisons s'enflamment...



Différents registres de création graphique cohabitent, suggérant la diversité de ces itinéraires se rejoignant dans la douleur de l'exil. Le film se termine d'ailleurs sur des cartons consacrés à chacun des cinq protagonistes, avec leur portrait, un résumé de leur histoire et un détail animé évoquant leur quotidien. Car l'essentiel est là : ils ont survécu. On voit ainsi Mahan avec son ballon de foot, lui qui aimerait tant devenir joueur professionnel comme son idole Didier Drogba, ou la petite Audrey filant sur sa bicyclette, jouissant enfin des plaisirs simples de l'enfance et de la possibilité



d'aller à l'école pour espérer un avenir enfin favorable.

La force du documentaire animé est d'introduire sans long discours des problématiques parfois complexes. En l'occurrence, la sanglante litanie des guerres civiles sur le continent africain est induite par la séquence de la fuite d'Audrey, en compagnie de son grand-père et de son petit frère, dans la nuit, tandis qu'une rencontre avec des miliciens les menace d'une issue fatale. Un dépouillement en règle des furtifs les sauve, mais on touche ainsi à la corruption régnant partout, les monstrueuses apparitions aux dents acérées surgissant de la pénombre synthétisant l'omniprésence de ces dangers mortels.

L'âme du continent resurgit enfin à travers les rêves relatés par les jeunes gens, qui avouent revoir de façon onirique les êtres chers dont ils ont été séparés (voir l'oncle de Mahan, assassiné en sa présence). Un espoir demeure néanmoins, au cœur de ces jeunes existences bouleversées, en vue d'un avenir meilleur, ce que résume un très beau plan montrant les cinq héros du film, devenus amis et s'avançant sur un chemin,

entièrement tournés vers leur futur : Julianna marche avec sa canne blanche, Audrey roule sur son vélo, il y a de la joie et de l'optimisme dans le mouvement. Le point de vue s'élargissant alors, on découvre alentour les tentes et véhicules de l'ONU, signe d'une sécurité enfin assurée, et on se félicite que cette force d'action internationale, malgré tout, demeure effective...

Née en 1969, [Trine Vallevik Håbjørg](#) est réalisatrice d'animation et artiste multimédia. Elle a étudié à l'Université d'Oslo entre 1989 et 1993 avant de se diriger vers le cinéma d'animation et de réaliser en 1999 *One Morning*, présenté au festival de Grimstad et primé dans le cadre des Nuis noires de Tallin, en Estonie. Elle a réalisé *When I Hear the Birds Sing* au sein du studio Råsalt, qu'elle a cofondé en 2013 et qui se situe à Son, à une cinquantaine de kilomètres au sud d'Oslo. Le film a circulé dans de nombreux festivals à travers le monde, se voyant primé à Stuttgart, Chicago et New York.

Trine Vallevik Håbjørg est également impliquée dans l'organisation du festival d'animation de Fredrikstad.

- Resituer le contexte politique international du film, toujours dans une période de guerre froide entre l'Est et l'Ouest, et rappeler ce que fut l'URSS, la chute du Mur de Berlin et la fin de bloc soviétique. Présenter le syndicat Solidarnosc et son leader Lech Walesa, qui reçut le Prix Nobel de la Paix en 1983.
- Expliquer le lien particulier existant entre la France et la Pologne, de nombreux français ayant des origines polonaises suite à des mouvements d'immigration dans les années 1910 et 1920. Identifier les principales régions qui furent concernées (le Nord, la Lorraine et leurs mines de charbon) et les patronymes issus de ce flux migratoire, qui se terminent notamment en « ski » ou « ek ». Citer des personnalités de notre pays dont les ancêtres arrivèrent de Pologne.
- Chercher en ligne des images de la Coupe du Monde de 1982, notamment celles des matches qui impliquèrent Boniek ou Platini, auteurs de cinq et trois buts respectivement durant la compétition. Comparer le jeu de cette époque avec celui de la nôtre : qu'est ce qui a changé, qu'est-ce qui est identique ?
- Proposer un exercice écrit individuel autour d'un motif lié au football, que ce soit une grande joie ou une déception, le souvenir d'une sortie en famille ou, pourquoi pas, le fait de ne pas aimer du tout ce sport !
- Trouver des exemples d'enfants s'opposant d'une façon ou d'une autre à l'autorité, sur un mode comique, comme dans *Le Kid* de Charles Chaplin (voir la scène des vitres brisées, en présence du gendarme), ou de façon tragique, à travers la figure de Gavroche tombant sous les balles des soldats devant sa barricade dans *Les Misérables* de Victor Hugo.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

BONIEK I PLATINI

FRANCE, POLOGNE / 22"
de Jérémie Laurent

Été 82, deux cousins, Zbyszek et Michel jouent au ballon dans les rues du quartier de Praga à Varsovie. La Pologne est en état de siège depuis six mois et la Coupe du Monde de Football en Espagne touche bientôt à sa fin.

Le scénario du court métrage *Boniek et Platini* fut primé lors d'un concours de scénarios proposé autour du thème Paris/Varsovie par des structures basées tant en France (le Groupe de recherches et d'essais cinématographiques, dédié à la réalisation de premières œuvres courtes) qu'en Pologne (le Studio Munk). Cette dualité se traduit directement dans le titre du film, qui associe deux des plus grands joueurs de football du début des années 1980, ayant tous deux brillé lors de la Coupe du Monde qui se déroula en Espagne en 1982. Certes, aucun d'entre eux ne souleva finalement le trophée, remporté par l'équipe nationale d'Italie, mais Zbigniew Boniek le Polonais et Michel Platini le Français sont bel et bien les idoles des deux cousins qui passent ensemble, à Varsovie, ce jour d'été correspondant à celui des demi-finales du tournoi mondial (très précisément le mercredi 8 juillet 1982).

Les mères des deux garçons, Michel et Zbyszek, sont sœurs et évidemment heureuses de se retrouver, la grand-mère étant également présente en cette belle journée. On comprend que Michel et sa maman arrivent de France, tandis que leur famille installée à Varsovie est au quotidien confrontée aux événements politiques qui agitent le pays depuis quelques mois : cette « République populaire » gravitant dans l'orbite du pouvoir soviétique est placée sous le régime de l'état de siège par le régime du Général Jaruzelski, contesté par les grèves et mouvements sociaux, sous l'impulsion du syndicat Solidarnosc de Lech Walesa.

Le film est entièrement parcouru en filigrane par l'atmosphère qui règne alors, évoquée avec prudence dans les conversations, où l'on apprend entre autres que des violences sont exercées sur les opposants et que le père de Zbyszek a été arrêté.

Surtout, la brutalité des autorités et la menace qu'elles font planer est concrétisée par ce duo de policiers arpenteant les environs, tandis que leur caserne fait face à l'immeuble d'habitation de la famille. Ces deux fonctionnaires apparaissent extrêmement zélés, et même obtus jusqu'à la caricature, pourrait-on objecter... Mais Michel – que sa mère appelle « Michal » en polonais – vient de France et connaît donc un tout autre environnement. Un plan précis traduit ce qui sépare les deux garçons, séparés par un mur,



comme une frontière en plein centre du champ. Peu habitué à se méfier, le blondinet constate vite que les représentants de l'ordre ne plaisent pas et qu'envoyer par mégarde le ballon dans la figure de l'un d'eux provoque un engrenage de complications qui oriente la tonalité du film vers le suspense : comment récupérer, la nuit venue, le ballon confisqué ? La séquence correspondante est filmée à la manière d'un film policier, puis le ton se fait celui d'une aventure épique, portée par le lyrisme de la partition musicale, alors que les deux gamins défient les policiers dans un match à quitte ou double. En alliant leur force, comme si Boniek et Platini additionnaient leurs talents respectifs... Il est d'ailleurs à noter que les deux joueurs



venaient alors de s'engager dans le même club, la Juventus de Turin, dont ils devaient faire les beaux jours pendant plusieurs saisons !

Outre l'heureux dénouement du film, les « méchants » à képis étant défaits malgré leurs viles tentatives de triche, l'histoire fait du football un vecteur de liberté et de fierté, tout en soulignant sa nature fédératrice : le peuple polonais est, malgré tout, uni comme un seul homme lors de son match contre les Italiens, finalement perdu. Quant à l'autre demi-finale du « Mondial », opposant le même jour, en soirée, la France à la République fédérale allemande, elle est ici représentée par le réalisateur comme en accéléré, sans qu'on n'en voit une seule image, mais seulement en filmant les réactions des deux garçons et de leurs mères devant la télévision, jusqu'à la défaite des Français aux tirs aux buts.

Boniek et Platini ayant tous deux perdu ce soir-là, les deux enfants déçus se rattrapent au cours du match lancé en défi aux hommes en uniforme et le résultat sera tout autre, avec un ultime but du jeune Zbyszek, d'ailleurs aussi roux que son idole Boniek ! Tous ceux qui avaient dix ans en 1982 se reconnaîtront aisément à travers

ces fans de foot imitant ces joueurs qu'ils adulent, la précision de la reconstitution du film allant jusqu'à convoquer le légendaire ballon officiel de la compétition, le fameux Tango, et les maillots portés en mimétisme par les deux cousins : le rouge, flanqué du numéro 20, de Boniek et le bleu portant le 10 de Platini, dans un modèle resté pour les supporters comme l'un des plus beaux de toute l'histoire de l'équipe de France. Mais l'universalité du propos touche sans peine les enfants qui sont nés plus de trente ans après cette mémorable nuit de l'été 1982.

Jérémie Laurent est né et a grandi à Paris. Après des études d'audiovisuel, il participe à une master-class d'Abbas Kiarostami, qu'il a aussi assisté sur plusieurs tournages. Il travaille ensuite comme assistant sur le casting d'autres productions avant de se consacrer à l'écriture et la réalisation de courts métrages et de documentaires. *Boniek et Platini* est son premier court métrage produit dans des conditions professionnelles. Il enchaîne en 2016 avec une deuxième fiction courte, *Jacques a soif*, dont le scénario a été lauréat d'un concours organisé par le Département de l'Eure et le Moulin d'Andé (Céci). Interprété par André Wilms dans le rôle principal, le film est sélectionné en 2017 au festival Courts devant à Paris.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Débattre du motif de l'amitié, des trahisons possibles, des disputes et des ruptures qui peuvent survenir, mais aussi des réconciliations éventuelles.
- Relever dans le film les éléments – et les objets – qui entérinent la fin de l'amitié entre Julianne et Chloé et les regrets inexprimés de la première. Quels sont les moyens employés pour matérialiser la distance qui s'est creusée ? Que signifie le « dédoublement » du personnage de Chloé, à travers notamment ses deux « looks » différents ?
- Découvrir la bande dessinée *Black Hole* (soit « trou noir ») de Charles Burns (Delcourt), qui fait aussi l'allégorie de l'adolescence comme un abysse ténébreux.
- Recenser les éléments permettant de déterminer l'époque à laquelle se déroule l'action : l'appareil photo polaroïd, la cabine téléphonique, les références au film *Men in Black* et à la série *X-Files* et son héros Fox Mulder, etc.
- Présenter l'Écosse et ses paysages, ses landes et sa verdure, ses îles et ses « lochs », sa culture, ses traditions et son accent prononcé.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
MINES DE RIEN / DÈS 13 ANS

EVENT HORIZON

FRANCE, ROYAUME-UNI / 11'20'
de Joséfa Celestin

Été 1997, dans un petit village d'Écosse, où chaque jour se ressemble et jamais rien ne se passe, un étrange événement cosmique vient perturber le quotidien monotone de Julianne.

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère

Fondation
CRÉDIT AGRICOLE
DU FINISTÈRE
sous l'égide de la Fondation de France

Si cela n'est pas directement précisé dans le film, *Event Horizon* se déroule à l'été 1997, dans un petit village d'Écosse. Le synopsis du film le mentionne d'entrée et sa version longue développe même cette inscription temporelle : « À une époque où Pluton est toujours la 9^e planète du système solaire et les morceaux de musique doivent être rembobinés ». Outre la recherche d'un mode introductif qui rappellerait le « Il était une fois » des contes, la volonté est d'évoquer la propre enfance de la réalisatrice, qui venait alors d'avoir dix ans (soit bien avant le « déclassement » de Pluton en tant que planète, qui ne fut enregistré qu'en 2006) et qui reconnaît s'être basée pour écrire son scénario sur un épisode l'ayant marquée à cette période, en l'occurrence la fin de l'une de ces amitiés fortes que l'on croit éternelles. C'est le thème central de l'histoire, avec le parti pris original de l'inscrire dans un registre fantastique, et non frontalement naturaliste comme c'est le cas le plus souvent dans le court métrage, en premier lieu au sein de la production française. En ayant étudié hors de son pays natal, baignée de culture anglo-saxonne, celle qui se présente comme une fan du cinéma américain des années 1980 et 1990, justement, a volontairement tenu à inscrire sa narration dans un registre inattendu de science-fiction, ayant à cet égard eu recours à des effets spéciaux impeccablement exécutés. Et si Joséfa Celestin cite l'œuvre de John Hughes, qui s'était alors beaucoup intéressé à des enfants et adolescents, on pourrait de toute évidence ajouter à ses références, le nom de Steven Spielberg, figure tutélaire en la matière, à travers *Rencontres du troisième type* ou *E.T.*

Le cadre choisi, celui des landes écossaises aussi vertes que l'on peut les imaginer, serait propice à une chronique

sociale montrant par exemple l'ennui d'adolescents grandissant à la campagne, dans une zone rurale où il ne se passe pas grand chose. Au contraire survient un événement inédit et peu croyable, découvert par la jeune Julianne, une petite rouquine à la bouille encore enfantine et qui porte un drôle de casque (on la découvre ainsi, en légère plongée, alors qu'elle retire ses lunettes d'aviateur). On devine en elle une certaine différence liée à son esprit rêveur, peu compatible avec la façon dont évoluent ses camarades les plus proches, notamment Chloé et sa nouvelle amie, plus sensible à sa féminité naissante tandis que « Juls » porte une salopette-short plutôt informelle.



Ce qui se joue au sein de la petite bande mise en scène – deux filles et deux garçons accompagnant la jeune fille, dont ils se moquent volontiers, la considérant en quelque sorte comme un freak – est parfois âpre et dur à encaisser. La fin d'une amitié se trouve au cœur du récit, en filigrane, tandis qu'un mystérieux nuage noir flottant au-dessus des landes, sorte d'obscur vortex tourbillonnant, est apparu aux regards stupéfaits du groupe de teenagers. Leurs interrogations sont les nôtres : annonce d'une présence extra-



terrestre, passage vers une faille spatio-temporelle ? Le motif est poétique est évidemment symbolique : cet âge qualifié parfois d'ingrat n'est-il pas avant tout une zone de turbulences énigmatiques, où de multiples changements interviennent, tant physiques et hormonaux que psychiques et relationnels ? Il y a comme un abysse qui s'ouvre d'un coup et potentiellement inquiétant. L'angoisse apparue est souvent exorcisée par le sentiment d'appartenance à un groupe, les amitiés que l'on pense indéfectibles et la certitude de ne pas être seul. Or, dans *Event Horizon*, Julianne est confrontée au démantèlement de cet équilibre, il lui faut parvenir à tirer un trait sur une amitié perdue et se projeter vers l'avenir et, plus lointainement, l'âge adulte. Soit un monde inconnu qui peut aisément apeurer et prend la forme de ce nébuleux ensemble cosmique semblant constituer un passage entre deux dimensions temporelles. On n'est pas loin des trous de vers des astrophysiciens, fascinants et effrayants à la fois.

Joséfa Celestin rêvait de devenir astronaute quand elle était enfant et sa fascination pour l'espace et les confins de la connaissance imprègne de façon naturelle cette fiction où elle se projette à travers le personnage de « Juls ». Le terme de projection s'affirme

d'ailleurs doublement, puisque le mouvement marque littéralement le destin choisi par la jeune fille. Sa décision est radicale dès lors qu'elle prend conscience que l'environnement dans lequel elle évolue depuis quatorze ans n'est pas le sien, si superbe soit-il (la photographie du film est à cet égard très soignée plastiquement). Mais la verdoyante immensité des paysages semble aussi désertique et asphyxiante pour la jeune fille désormais plongée dans une solitude inextricable, si bien qu'il est désormais temps pour elle de partir... Vers un ailleurs, vers l'inconnu.

Née en France au printemps 1987, [Joséfa Celestin](#) a suivi un parcours plutôt insolite, puisqu'elle a d'abord étudié à l'Université March-Bloch de Strasbourg, puis à l'École française des attachés de presse à Paris, avant d'intégrer la Screen Academy d'Édimbourg, en Écosse, d'où elle est sortie avec un « Master of Arts ». Elle a réalisé *Repeat*, un film de deux minutes, en 2015, puis *Event Horizon*, qui a été sélectionné dans de nombreux festivals de films fantastiques ou insolites à travers le monde, parmi lesquels Courtmétrange à Rennes, en 2016. Le film a obtenu une mention spéciale du jury au festival du film ToHorror de Turin.